

A LA VEUVE DE BRISON

302 – 348. *Grandeur de la perte et motifs de consolation, tel est l'ordre naturel de cette lettre adressée à la veuve d'un personnage illustre et vertueux que regret-toit tout l'empire.*

Il n'est pas besoin que je vous dise combien j'ai été touché en apprenant la mort de Brison, du plus excellent des hommes. Quand on l'a pratiqué, quand on a été à portée de le connaître, et qu'on le voit enlevé subitement de ce monde, peut-on avoir le cœur assez dur pour ne point regarder sa perte comme une calamité publique ? Ma douleur a été suivie aussitôt de l'inquiétude pour ce qui vous regarde. Je me disais à moi-même : Si ceux qui ne tenaient à Brison par aucun lien de parenté sont si affligés de son trépas, dans quelle profonde tristesse ne doit pas être plongée celle qui a une âme si douce, un cœur si sensible, une compassion si tendre pour les maux d'autrui, et qui, séparée de son époux, doit souffrir autant que si une violence cruelle, la divisant en deux parts, lui arrachait une moitié d'elle-même. Si, suivant la parole du Seigneur, le mari et la femme ne sont plus deux, mais une même chair (Mt 19,6), une telle séparation, sans doute, n'est pas moins douloureuse que si l'on divisait le même corps. Tels sont, sans parler de beaucoup d'autres, vos sujets de douleur; et les motifs de consolation, quels sont-ils ? D'abord l'ordre établi par Dieu dès l'origine, que tout ce qui vient au monde par la voie de la génération doit en sortir après un certain temps. Si depuis Adam jusqu'à nous les choses humaines ont été soumises à cet ordre, pourquoi nous révolter contre les lois communes de la nature, plutôt que de nous résigner aux décrets de Dieu, qui a voulu qu'une âme généreuse et invincible sortît de ce monde sans que la maladie ait affaibli son corps, sans que les années l'aient flétri, dans toute la force de l'âge, après avoir acquis par les armes une gloire immortelle ? Ne nous affligeons point de nous voir séparés d'un si grand homme; remercions Dieu de la grâce qu'il nous a faite de vivre quelque temps avec un illustre personnage dont tout l'empire sent la perte, que regrette le prince, que les soldats pleurent, pour lequel tous les hommes constitués en dignité s'affligent comme s'ils avaient perdu leur enfant. Le souvenir qu'il vous a laissé de sa vertu pourrait suffire pour vous consoler. N'oubliez pas non plus que celui qui ne succombe pas à l'affliction, qui en supporte le poids par l'espérance qu'il a en Dieu, sera récompensé magnifiquement de sa patience. Selon le précepte de l'Apôtre, il ne nous est pas permis de nous attrister comme les infidèles touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort (I Th 4,13). Que vos enfants qui sont une image vivante de l'époux que vous regrettez, vous consolent de son absence, et que les soins de leur éducation vous distraient de votre douleur. Enfin songez uniquement à plaire à Dieu pendant le temps qui vous reste à vivre; et il n'en faudra pas davantage pour ramener le calme dans votre esprit. L'ardeur avec laquelle nous nous disposerons à paraître devant le tribunal du Fils de Dieu, et à nous rendre dignes d'être comptés au nombre de ses amis, est fort propre à étourdir nos chagrins et à nous empêcher d'y succomber. Que l'esprit de Dieu vous console, et consolez-moi vous-même en me donnant de vos nouvelles. Donner à toutes les femmes de votre siècle et de votre condition l'exemple d'une vertu courageuse.